

# CULTURE/

## Andreas Schaerer, perché sur le fil de l'«Evolution»

**Le vocaliste et compositeur suisse revient, accompagné du guitariste Kalle Kalima et du bassiste Tim Lefebvre, pour un album folk plus calme, libéré du besoin de prouver son talent.**

«**C**royais-tu que tu pouvais garder tes secrets juste comme ça ? Nous avons trouvé de la matière grise à l'intérieur de ton esprit trouble, dehors dedans, dedans dehors...» Dès les premiers vers, le cap du nouvel album d'Andreas Schaerer est donné. Sur un fragile fil mélodique, in & out, l'helvète chanteur, que l'on connut plus athlète, égrène les mélancoliques maux d'une folk sans âge, composée par le guitariste finlandais Kalle Kalima, son alter ego dans ce projet auquel tous deux œuvrent depuis 2020. Intitulé tout sauf par hasard *Evolution*, ce recueil marque une réelle rupture dans une discographie fournie. «Depuis vingt-cinq ans bientôt, j'ai sans cesse bossé, voyagé, composé. J'ai eu envie de trouver un autre tempo, d'aller moins vite mais un peu plus profond. J'ai aussi eu un désir de travailler avec des vrais morceaux, des paroles qui me touchent.» Au zapping d'un Zappa, l'un de ses maîtres à déjouer les clichés en tout genre, le Suisse inverse cette fois la tendance, se recentrant sur l'art et la manière d'écrire une chanson juste comme il faut. «Je cherche toujours à sortir de ma zone de confort. Il ne s'agissait pas de refaire un disque avec un grand orchestre ou très expérimental, au contraire. A chaque fois que j'interprète une mélodie, je dois ouvrir un autre espace, plus personnel, avant même de chanter, qui entre en résonance avec mes émotions les plus authentiques. C'est quelque chose de très intense, même sur des morceaux très simples, comme *Pristine Dawn*.»

### Saute-mouton entre catégories

Celui qui fut comparé au funambule vocaliste Bobby McFerrin, avec lequel d'ailleurs il échangea à plus d'une occasion, fait cette fois songer à un tout autre héros de son univers volontiers éclectique : le songwriter Nick Drake, qui donne à panser le monde au prisme d'un chant clair-obscur. «Avec ce disque j'ai le sentiment de me connecter à des histoires très anciennes, mais qui sont toujours terriblement actuelles», reprend-il, à bord du train qui le ramène d'une tournée de huit concerts avec ce nouveau trio à Berne, où il professe depuis 2010 à l'université le chant et la composition. Peut-on d'ailleurs enseigner une musique aussi libre que la sienne dans un cadre académique ? «C'est une vraie question. Bien sûr, j'enseigne la technique, la théorie, mais ce que je cherche à transmettre,

c'est la place d'un musicien dans la société. Cela passe par une libération de l'imagination.» En la matière, Andreas Schaerer n'a plus grand-chose à prouver. Son CV plaide pour cette versatilité qui défie les certitudes. Il peut ainsi se retrouver tel qu'en lui-même aussi bien au côté de Soweto Kinch, le passionnant saxophoniste précédant la vague outre-Manche, qu'avec Vincent Peirani, l'accordéoniste made in France. Dans la longue liste des noms auxquels il s'est associé, il y a le percussionniste Lucas Niggli, avec lequel il entretient un fécond dialogue, et tous les «copains» du Hildegard Lernt Fliegen (en allemand dans le texte : «Hildegard apprend à voler»), drôle de sextet qu'il a créé voici une quinzaine d'an-

nées. Cet acrobate épate par sa faculté à enjambrer les octaves, tout comme il s'amuse à saute-mouton avec les catégories.

Cette façon d'aborder de biais le monde de la musique ne date pas d'hier pour celui qui a étudié le chant jazz puis classique, mais qui assure que «l'essentiel de [son] vocabulaire a été appris en autodidacte». Tout gamin, il s'est mis au beatbox et a vite bidouillé sur un ordinateur Commodore 128. «Je pouvais faire de la musique juste monophone, mais je voulais mêler rythmes et mélodie. J'ai alors programmé un rythme et la mélodie en léger décalé, sauf qu'à l'oreille j'ai cru que c'était en même temps. Ce jour-là, j'ai compris que si je transposais cette idée avec ma voix, je pourrais

donner l'impression de cette synchronicité.» Ce sera le premier déclin : un rythme et une voix. A partir de cette formule nucléaire, Andreas Schaerer va tout exploser et explorer au cours des années 2000. L'autre claque, il la prendra en Afrique du Sud, lorsque à un arrêt de bus il entend deux femmes qui parlent xhosa, une discussion rythmée de clics, ces claquements de langue typiques qu'il a depuis intégrés à sa grammaire tout comme il peut de la bouche harmoniser un solo de cornet.

### Prouesses insensées

Certes, un tel prodige a tout pour plaire aux expérimentateurs, mais aussi aux zélateurs de la gymnastique musicale. Mais voilà, à l'approche de la cinquantaine, Andreas Schaerer admet que si «la virtuosité est comme un jeu pour un musicien, ça peut devenir quelque chose de technique, dénué de poésie. Il faut toujours que cela soit au service d'une histoire». Et c'est tout l'attrait de ce nouvel album : remettre en perspective ces excès de vitesse, ses prouesses insensées, sans les gommer. Au détour d'une ponctuation, au terme d'un phrasé dans les aigus, entre deux lignes bucoliques, cette géniale vélocité s'accroche au service d'un propos qui la transcende.

Une telle intention trouve tout son (bon) sens dans *Multitasking*, une chanson sur les potentiels vertiges de l'intelligence artificielle dont la morale pourrait bien être que l'imperfection est source de création. Pour y parvenir, il peut compter sur les accords renversants de Kalle Kalima, prodigieux guitariste de la scène que l'on vit avec Jimi Tenor ou Tony Allen. Il l'a rencontré voici dix ans lors d'une improvisation du genre bien perché, «à 2500 mètres au-dessus du niveau de la mer», et dès lors, ils ont cheminé en duo comme avec des grands ensembles, s'adonnant aux improvisations les plus sauvages comme à la musique contemporaine, mais «sans la gangue élitiste». Au diapason, le contrebassiste Tim Lefebvre les a quant à lui rejoints à la suite d'une performance lors du trentième anniversaire du label ACT, à la Philharmonie de Berlin. «C'était extraterrestre. Tim est toujours à l'écoute du présent, capable d'un geste de nous faire dévier.» Ce qui n'est pas pour déplaire à celui qui n'aime rien tant que «fissurer un plan bien trop établi à l'avance». Comme lors du formidable concert qu'ils livrèrent le 14 novembre au festival D'Jazz à Nevers : au beau milieu d'un silence, un téléphone portable sonna, et eux se mirent à résonner avec sans rompre, bien au contraire, le charme de ces instants en chantier.

**JACQUES DENIS**



Andreas Schaerer. PHOTO GREGOR HOHENBERG

**EVOLUTION** ANDREAS SCHAEERER, KALLE KALIMA avec TIM LEFEBVRE (ACT)